



HAL
open science

Présentation: Gilles Ménage, un homme de langue dans la République des Lettres

Isabelle Trivisani-Moreau

► **To cite this version:**

Isabelle Trivisani-Moreau. Présentation: Gilles Ménage, un homme de langue dans la République des Lettres. *Littératures classiques*, 2015, 88 (3), pp.7-18. 10.3917/licla1.088.0007 . hal-03715822

HAL Id: hal-03715822

<https://univ-angers.hal.science/hal-03715822v1>

Submitted on 6 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Présentation

Auteur des *Observations sur la langue française* (1672-6)¹ et du *Dictionnaire étymologique de la langue française* (1694)², version très enrichie des *Origines de la langue française*³ parues près d'un demi-siècle plus tôt, Gilles Ménage est surtout connu pour son œuvre linguistique. Ses recherches étymologiques et son travail de remarqueur ont fait l'objet des études les plus récentes à son sujet : c'est à l'occasion du tricentenaire de la parution du *Dictionnaire étymologique* qu'ont été publiés par Isabelle Leroy-Turcan et Terence Russon Wooldridge les actes du colloque *Gilles Ménage (1613-1692) grammairien et lexicographe. Le rayonnement de son œuvre linguistique*⁴. Moins centrés sur le seul Ménage, de nombreux travaux de la dernière décennie⁵, portant plus largement sur le phénomène des remarques sur la langue française qui se développent à partir de celles de Vaugelas, se sont particulièrement intéressés aux *Observations*. Dans la deuxième moitié du XVII^e siècle s'échangent et se cherchent des discours sur la façon de rendre compte d'une langue française confrontée à la fois à la variation et à la recherche, encouragée par le pouvoir monarchique, d'une normalisation⁶ : Ménage y tient sa partie, mais sa position est si originale et le statut des discours sur la langue connaît alors de telles mutations que Gilles Siouffi s'interroge ici sur l'étiquette – grammairien, philologue ou critique – qui lui conviendrait le mieux. Lorsqu'en 1701 Charles Perrault fait paraître le second tome de ses biographies des hommes illustres du XVII^e siècle, il entame son portrait de Ménage sur l'apparente contradiction qu'incarne ce grammairien qui n'aurait pas appris les règles de la grammaire⁷ :

Celuy dont je vais parler a esté, sans doute, un des plus excellens Grammairiens de son temps. Cependant on luy a oüi dire plusieurs fois, *qu'il avoit appris la Langue Latine jusqu'à l'entendre & à la parler facilement, sans presque aucun secours des Regles de la Grammaire*. Il se contenta de sçavoir décliner & conjuguer, & la lecture des Auteurs avec l'aide des Traductions & des Dictionnaires luy en donna une parfaite intelligence. De là il passa à la Philosophie, ensuite il s'attacha à l'estude de la Jurisprudence.

Loin de l'image étriquée de l'un de ces « gens à latin », ou à grec, qu'a pu laisser de lui Molière avec la figure du pédant Vadius, Ménage, à travers ce détail relaté par Perrault, montre l'étendue de sa curiosité : connaître la langue, c'est aussi avoir lu les auteurs qui l'emploient, mais c'est également savoir passer à d'autres domaines de la connaissance. C'est à cette vaste étendue des vues de Ménage, marquée par l'importance du dialogue, que se consacre ce numéro, à la suite d'un colloque organisé à l'occasion du quadricentenaire de sa naissance à Angers⁸.

L'on s'est parfois étonné de la double face que semblait offrir Ménage, celle de l'érudit de cabinet d'une part et celle de l'abbé galant de l'autre : le texte récemment édité par G. Peureux, *Dissertation sur les sonnets pour la belle matineuse*⁹, est significatif de ce double ancrage, par son sujet caractéristique de l'inspiration poétique des

¹ *Observations de Monsieur Ménage sur la langue française*, Paris, C. Barbin, 1672 ; 1675 pour la « Seconde Edition » ; 1676 pour la « Seconde Partie ».

² *Dictionnaire etymologique ou Origines de la langue française*, par M^e Ménage, Nouvelle Edition revue & augmentée par l'Auteur, Paris, J. Anisson, 1694.

³ G. Ménage, *Les Origines de la langue française*, Paris, A. Courbé, 1650.

⁴ I. Leroy-Turcan et T.R. Wooldridge (éd.), *Gilles Ménage (1613-1692) grammairien et lexicographe. Le rayonnement de son œuvre linguistique. Actes du colloque international tenu à l'occasion du tricentenaire du Dictionnaire étymologique ou Origines de la langue française (1694)*, Université Jean Moulin Lyon III, 17-19 mars 1994, Lyon, SIEHLDA, Université Jean Moulin, 1995, et Edicta 2000, en ligne : <http://homes.chass.utoronto.ca/~wulftric/siehlida/actesmen/index.html>

⁵ Ph. Caron (éd.), *La Licorne* (« Les Remarqueurs sur la langue française du XVI^e siècle à nos jours »), n° 70, 2004 ; W. Ayres-Bennett, et M. Sejjido, *Remarques et observations sur la langue française. Histoire et évolution d'un genre*, Paris, Classiques Garnier, 2011 ; M. Bonhomme et A. Horak, « Un bon usage ouvert à la variation. L'exemple des *Observations sur la langue française* de Ménage », dans W. Ayres-Bennett et M. Sejjido (éd.), *Bon usage et variation sociolinguistique. Perspectives diachroniques et traditions nationales*, Paris, ENS Éditions, 2013, p. 65-75. Les enquêtes sur les remarqueurs bénéficient depuis 2011 de l'outil numérique du *Corpus des remarques sur la langue française (XVII^e siècle)* élaboré sous la direction de W. Ayres-Bennett, B. Colombat et J.-M. Fournier pour les éditions Garnier numérique. Plusieurs des communications de ce volume s'y réfèrent.

⁶ G. Siouffi, *Le Génie de la langue française. Études sur les structures imaginaires de la description linguistique à l'Âge classique*, Paris, Champion, 2010.

⁷ Ch. Perrault, *Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant le XVII^e siècle*, Troisième édition revue, corrigée & augmentée d'un second Tome, Paris, Dezallliier, 1701, p. 145-9.

⁸ Ce colloque, organisé en collaboration avec François Brizay, Pauline Bruley et Véronique Sarrazin, a reçu les soutiens de la Région Pays de la Loire, d'Angers Loire Métropole, du Conseil scientifique de l'Université d'Angers, de la SFR Confluences 4201, du CERIEC (EA 922) et du CERHIO (UMR 6258).

⁹ G. Ménage, *Dissertation sur les sonnets pour la belle matineuse* [1652], éd. G. Peureux, Paris, Hermann, « Bibliothèque des Littératures Classiques », 2014.

salons et par sa méthode visant à une exhaustivité qui révèle en Ménage l'ami du savant Huet. Molière livre de ce double aspect une vision certes satirique mais sa charge est cependant moins forte que celle qu'il porte à Trissotin. La différence entre ces deux ridicules, c'est que Trissotin est un imposteur, intéressé par les biens de la famille de Philaminte, ce qui fait par contrecoup apparaître Vadius comme une figure plus authentique de lettré, bien moins frivole que d'autres dans son goût pour l'érudition et plus véritablement épris de savoir. À côté de la vision moliéresque de cette coïncidence, il convient de souligner combien ces deux faces se complètent en une véritable cohérence. C'est dans la largeur de ses vues, nourries de ses contacts avec les textes, mais aussi avec les univers aussi bien savants que mondains, que Ménage a puisé les éléments diversifiés d'une réflexion de lettré et de littérateur. Entre les observations sur la langue et celles qu'il fait sur les œuvres littéraires les liens sont visibles : Isabelle Turcan remarque dans sa contribution à ce volume la diversité des intitulés, « *lezzione, annotationi, osservationi, notae* », qu'il utilise pour rendre compte de son activité de commentateur, particulièrement pour des œuvres italiennes. Le choix du mot « observations », au lieu de celui de « remarques » utilisé par Vaugelas, est peut-être un italianisme qui invite à rapprocher le type de travail entrepris par exemple sur l'œuvre du Tasse de développements qui font de la langue l'objet premier de la réflexion. En 1666, c'était le même mot d'« observations » qu'utilisait Ménage pour présenter son travail de commentateur sur les poésies de Malherbe : en annotant les poésies de Desportes, Malherbe n'avait-il pas lui-même donné l'exemple d'une réflexion sur la langue qu'il avait engagée, avant Vaugelas et l'Académie, dans un processus de normalisation ? La poésie est manifestement un lieu privilégié de l'observation pour Ménage et c'est sans doute ce qui explique son application à produire des textes poétiques, à prendre constamment le soin de les rééditer et à les défendre, comme il le fit dans l'*Anti-Baillet*¹⁰, lorsqu'elles faisaient l'objet d'attaques. Ces textes nous paraissent aujourd'hui difficile d'accès, ne serait-ce que parce qu'une partie d'entre eux est rédigée en latin, grec ou italien. Même s'il convient de les replacer dans le contexte de la production poétique des salons, on sait que des réserves avaient été émises à leur sujet par plusieurs de ses contemporains. C'est à la nature même de leur conception que tiennent les limites de leur valeur poétique, limites qu'a euphémisées Perrault :

Il aimoit avec passion la Poësie, & il y a excellé dans les Langues Grecque, Latine, Françoisse, & Italienne. C'est ordinairement l'imagination qui fait les Poëtes ; en luy ce fut la memoire, accompagnée d'un goust exquis pour les bonnes choses. Car ses Poësies ne sont presque, à le bien prendre, qu'un tissu de ce qu'il y a de meilleur dans tous les autres Poëtes, mis en œuvre avec tout l'art & toute la politesse imaginable. Elles ont esté imprimées plusieursfois, & elles ont toujourns esté bien receues du Public.¹¹

Dans ce portrait qui se veut éloge, Perrault a certes du mal à combler le manque d'imagination du poète Ménage par le bon goût caractérisant ses réemplois ; mais, en concluant sur l'arbitrage positif du public, dont on peut supposer qu'il se constitue en premier lieu de celui de la Cour, il use d'un argument imparable dans le débat sociolinguistique qui porte sur la prise en compte de l'usage de celle-ci. En fait, l'évaluation des poésies de Ménage ne saurait se faire que relativement aux modèles qui l'expliquent même si ses contemporains ont pu lui reprocher les excès de sa mémoire ; cette poésie, imprégnée des auteurs anciens et modernes, est bien loin de rechercher une exceptionnelle originalité, sa richesse provient de sa capacité à réinterpréter les beaux textes, l'écriture poétique se faisant, à sa manière, commentaire. C'est aussi de ces amples lectures que se trouve nourrie l'œuvre linguistique de Ménage : homme de savoir, il fait de celui-ci le fondement de sa réflexion. La méthode d'apprentissage du latin rapportée par Perrault est significative des problèmes qui se posent à propos des règles de la grammaire dans les discussions des remarqueurs de la seconde moitié du XVII^e siècle. Quels critères privilégier pour rendre compte de celles-ci ? Quelle marge existe-t-il à leur égard ? Pour Ménage on peut dire que sa façon d'envisager l'usage en français peut se déduire de son approche de la grammaire latine : la lecture des auteurs est à la base de son intelligence de la langue.

Plusieurs des contributions réunies dans ce volume s'arrêtent sur la position spécifique de Ménage par rapport aux « nouveaux grammairiens » dans le cadre des débats initiés par les *Remarques* de Vaugelas en 1647¹² : il est tentant de voir en lui une figure de la résistance face à un mouvement qui, de Malherbe à Vaugelas puis Bouhours, resserre l'usage de la langue. Il cherche, quant à lui, à maintenir toutes les possibilités de l'expression par l'ouverture qu'il manifeste à l'égard des archaïsmes, des variations diatopiques, plus largement par la conscience de la dimension évolutive de la langue liée à ses connaissances étymologiques exceptionnelles¹³. Mais cette sensibilité à la souplesse de la langue est précisément ce qui l'empêche de s'arc-bouter dans une position de stricte opposition. Membre de l'*accademia della Crusca* et, à sa fondation en 1685, de celle d'Angers, il n'a pas fait partie de l'Académie française dont le travail l'intéresse pourtant au plus haut point : un

¹⁰ *Anti-Baillet ou Critique du livre de M^r. Baillet intitulé Jugemens des savans*, par Mr. Menage, La Haye, E. Foulque et L. Van Dole, 1688.

¹¹ Ch. Perrault, *op. cit.*, p. 146.

¹² Cl. Favre de Vaugelas, *Remarques sur la langue française*, Paris, Veuve Camusat, 1647.

¹³ I. Leroy-Turcan, *Introduction à l'étude du Dictionnaire étymologique de G. Ménage (1694)*, Lyon, Presses universitaires, 1991.

tel parcours est finalement assez révélateur des transitions alors en cours dans le domaine de la langue. Malgré la satire manifeste du travail des académiciens que dresse Ménage dans *Le Parnasse alarmé* en 1649¹⁴, sa position s'est faite plus nuancée. S'il semble d'abord s'être défié du travail de normalisation entamé par l'institution royale, nombre de ses *Observations* parues en 1672 font la part belle à Vaugelas dont les remarques constituent à plusieurs reprises le point de départ de ses chapitres (J.-C. Pellat ; G. Siouffi) : une telle structure n'implique pas de fait une opposition radicale à son prédécesseur ; la discussion y conduit certes en bien des endroits, mais il arrive assez souvent à Ménage d'indiquer aussi ses points d'accord. Cette structure signale surtout l'intérêt qu'a suscité en lui cet ouvrage pionnier. L'écart des dates entre les parutions des textes de Vaugelas et de Ménage est néanmoins propice à une position critique : il y a certes déjà l'espace d'une génération qui pourrait suffire, sur quelques points, à rendre obsolète un bon usage qu'on aurait voulu fixer à la date de 1647, mais c'est surtout le temps de la réflexion qui permet un examen approfondi des décisions prises par Vaugelas. Cette lecture critique est d'une part le fruit des travaux des contemporains de Ménage incités, eux aussi, à réfléchir par les *Remarques* de 1647, mais elle consiste d'autre part dans la récapitulation que s'efforce d'élaborer Ménage non seulement en intégrant ces nouvelles réflexions mais aussi en replongeant plus en amont et en ratisant plus large dans ses sources d'observation. La difficulté de la position de Ménage est liée à la mise en cohésion de sa largeur de vues et de son ancrage dans son temps : il n'est pas hostile à la définition d'un bon usage et ne cesse d'ailleurs, à travers la modalité déontique souvent exprimée par ses titres de chapitres (« S'il faut dire... ou... ») de chercher à trancher. Mais il prend la mesure des failles dans les décisions de ses prédécesseurs et interlocuteurs soit parce qu'ils sont trop enclins à systématiser, soit parce qu'ils privilégient des forces (G. Siouffi) ou des principes (J. Štichauer) qui, selon lui, ne sont pas adaptés.

La forme polémique du propos de Ménage s'accroît quand, en 1675-6, il répond dans ses nouvelles *Observations* aux *Doutes* du Père Bouhours¹⁵ dans des proportions qui perturbent la lecture de ce texte et qui justifient *a posteriori* le retournement scénique des démonstrations d'amitié en une violente dispute exploitée par Molière dans *Les Femmes savantes*. Mais la polémique est bel et bien une composante inévitable de la figure de Ménage. E. Samfiresco¹⁶ a analysé ses nombreuses querelles : il lance la guerre comique contre Pierre de Montmaur en rédigeant une *Vita*¹⁷ qui tourne en dérision le pédantisme et le parasitisme de celui-ci. Avec l'abbé d'Aubignac, il entame à partir de 1640 une longue controverse sur l'interprétation d'une comédie de Térence, *l'Héautontimoroumenos*, et sur les conséquences que l'on pouvait en tirer sur la théorie du théâtre¹⁸. *Le Parnasse alarmé* repris sous le titre *Requête présentée par les dictionnaires à Messieurs de l'Académie pour la reformation de la langue françoise* indique par son ton son goût pour la satire. *L'Advis à Ménage* publié par Gilles Boileau¹⁹ en 1655 marque les prémices d'une autre brouille, celle, durable qui sépare à partir de 1659 Ménage et Chapelain. D'autres sujets de querelle émaillent sa vie, mais plus particulièrement sa vie de lettré, avec l'abbé Cotin qui fut à l'origine de la publication de la *Ménagerie*²⁰, avec Denis de Sallo, directeur du *Journal des Savants* qui, en 1666, n'avait pas épargné ses *Juris civilis amoenitates*²¹, avec le Père Bouhours, avec Baillet à la suite de ses remarques sévères dans les *Jugements des savants* (1685)²²... Tallemant des Réaux, par l'historiette qu'il lui consacre, a contribué à forger à son propos l'image du « médisant » par excellence et évoque ironiquement ses prétentions à une bonne pratique de l'amitié²³. Ménage avait d'ailleurs une connaissance de son caractère querelleur si l'on en croit un propos qui lui est prêté dans le *Menagiana*²⁴ : « Je me réconcilie avec mes ennemis ; cela sent la mort. »

Cette image du querelleur doit cependant être nuancée : le *Menagiana*, lui-même élaboré par les amis de Ménage après sa mort, n'est-il pas la preuve des liens profonds qu'il avait su nouer avec d'autres lettrés qui l'ont aimé et admiré au point de marquer son envergure de savant par ces *ana* ? Avant cet hommage posthume, Ménage avait tenu à consacrer cette double stature d'homme de lettres et d'ami en réunissant dans son *Liber*

¹⁴ *Le Parnasse alarmé*, Paris, 1649.

¹⁵ D. Bouhours, *Doutes sur la langue françoise proposez à Messieurs de l'Académie françoise par un gentilhomme de province*, Paris, S. Mabre-Cramoisy, 1674.

¹⁶ E. Samfiresco, *Ménage. Polémiste, philologue, poète*, Paris, L'Émancipatrice, 1902.

¹⁷ *Vita M. Gargilii Mamurrae parasitopædagogi*, Lutetiae, s. n., 1643.

¹⁸ F. Hédelin, abbé d'Aubignac, *Discours sur la troisième comédie de Térence intitulée : Heautontimoroumenos*, Paris, Veuve Camusat, 1640 ; G. Ménage, *Responce au discours sur la comédie de Térence intitulée Heautontimoroumenos où par occasion sont traitées plusieurs questions touchant le poème dramatique*, Paris, Veuve Camusat, 1640 ; F. Hédelin, abbé d'Aubignac, *Térence justifié, ou Deux Dissertations concernant l'art du théâtre*, Paris, G. de Luynes, 1656.

¹⁹ G. Boileau, *Advis à Monsieur Ménage, sur son églogue intitulée Christine*, Paris, s.l., 1655.

²⁰ Ch. Cotin, *La Ménagerie*, La Haye, P. du Bois, 1666.

²¹ *Ægidii Menagii Juris civilis amoenitates*, Luteciae Parisiorum, G. de Luynes, 1664.

²² *Anti-Baillet ou Critique du livre de M^r Baillet intitulé Jugemens des savans par M^r Menage*, La Haye, E. Foulque et L. Van Dole, 1688.

²³ G. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, éd. A. Adam, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1960-1961, p. 319-37.

²⁴ *Menagiana*, Paris, F. et P. Delaulne, 1693, p. 143.

adoptivus, placé au cœur de ses *Miscellanea*²⁵, les différents poèmes et dédicaces que lui avaient publiquement adressés des gens de Lettres. La poésie a joué un rôle important dans la constitution de ces amitiés, comme en témoigne par exemple l'histoire de l'une de ses églogues, « Ménélaque, Lycidas, Damon » : renvoyant au temps où Ménage-Ménélaque appartenait à la maison de Gondi, elle figure parmi les « Poesies françoises » des *Miscellanea* en 1652. On la trouve aussi dans un recueil collectif édité par L. Chamhoudry, juste après l'églogue « Daphnis » attribuée à La Lane dans une section intitulée « Suite du Temple de la mort » où les deux poèmes s'inscrivent dans une narration autour du deuil et de la consolation de La Lane-Daphnis à la suite de la mort de sa femme : cette suite complète « Le Temple de la Mort », parue sous forme de plaquette dans la décennie précédente. À partir de cette mise en récit du recueil à laquelle concourt son poème, Ménage répondra par une autre mise en récit dans les éditions qui suivent de ses *Poemata* : il choisit alors de corriger l'ordre des deux poèmes en plaçant d'abord son églogue qu'il fait suivre de celle de La Lane. L'histoire éditoriale de cette pièce témoigne doublement de la sociabilité liée à l'écriture poétique de Ménage, d'une part parce que son texte figure dans un recueil collectif, d'autre part parce que les mises en récit dont il fait l'objet indiquent les liens d'amitié qu'il entretenait par le biais de ses poèmes.

Bien des témoignages, et particulièrement sa correspondance, montrent qu'il savait également être un ami officieux : il se fait éditeur des productions de ses amis Guez de Balzac et Sarasin²⁶ et n'hésite pas à rendre les moindres services. Son élève, Mme de Lafayette, renverse les rôles pour lui reprocher un jour son excessive facilité à l'égard d'une simple connaissance²⁷ et quand elle lui fait la guerre pour lui reprocher la rareté de ses lettres, on perçoit combien ce ton querelleur relève du badinage propre à une époque et un milieu. Composante intrinsèque de l'esprit galant, la couleur polémique travaille aussi à certains égards les développements des œuvres plus savantes de Ménage : caractérisés par une certaine forme d'oralité, ces textes portent la marque d'un cheminement à travers les différents éléments de connaissance que Ménage fait dialoguer entre eux pour tendre vers une appréciation si possible complète et, partant, plus juste. Une telle méthode implique la prise en compte d'avis multiples et la consultation de sources d'information diversifiées. C'est donc de la confrontation avec d'autres et avec plusieurs couches du savoir que peut naître le développement le moins contestable : mais, pour se rapprocher de ce degré, Ménage affiche ces différentes strates en se gardant de polir les frottements. On comprend qu'une telle approche de ses objets ait reposé sur la multiplicité de ses contacts à la fois avec les hommes mais aussi avec leurs écrits et plus largement le savoir. L'abbé de Marolles raconte dans ses *Mémoires* une anecdote arrivée en 1633 alors qu'il séjournait en Anjou où vivait le jeune Ménage âgé de vingt ans :

Je ne veux pas oublier que, nous étant allés promener au Palais, où il y a une grande sale, & m'étant arrêté à la boutique d'un Libraire, où j'achetai des livres, un jeune homme du Barreau, qui s'y étoit déjà acquis de la réputation, j'ai su depuis que c'étoit M. Ménage, me vint accoster, & m'y fit voir ma Traduction de Lucain, de la première Edition, par où il me voulut marquer qu'il savoit qui j'étois, dont je lui fis compliment, & je souhaitai de savoir de lui-même à qui j'avois cette obligation ; mais il ne me le voulut point dire que quelques années depuis, comme il étoit à Paris, auprès de M. le Coadjuteur, depuis Cardinal de Retz, quoique dans le peu de tems que je jouis de son entretien, je connus bien que j'avois parlé à un fort honnête homme.²⁸

L'hommage spontané que le jeune homme rend à son aîné lors de cette rencontre inopinée témoigne à la fois de sa connaissance précoce des travaux d'érudition et de son désir de ne pas se contenter d'une lecture solitaire pour engager le dialogue à leurs propos. Quand les rédacteurs du *Menagiana* indiquent dans leur « Avertissement » que Ménage était « le plus communicatif de tous les hommes », ils ne font pas que justifier leur entreprise de collection de bons mots, mais mettent aussi l'accent sur le rapport au monde et au savoir de leur modèle.

Une première série de contributions dresse le portrait de Ménage au sein de la République des Lettres : François Brizay retrace l'itinéraire qui le conduit d'Angers, sa ville natale, avec les cadres universitaires de l'époque, à la capitale afin de s'insérer dans les réseaux intellectuels les plus larges ; il esquisse les traits propres à cet érudit à la fois reconnu pour son savoir et craint en raison des polémiques auquel il prit part. Faisant le point sur la connaissance que nous pouvons avoir aujourd'hui de la correspondance active et passive de Ménage dont il prépare l'édition, Richard Maber permet de mesurer l'étendue de ces réseaux : il remet en question l'image souvent véhiculée d'un épistolier paresseux par des repérages qui montrent que les « silences » de Ménage sont vraisemblablement dus à des lacunes, tandis que des marques, parfois abondantes, d'échanges

²⁵ *Ægidii Menagii Miscellanea*, Paris, A. Courbé, 1652 : l'ouvrage agglomère plusieurs écrits de nature hétérogène en relançant pour chacun d'entre eux une nouvelle pagination, ce qui n'exclut pas une réflexion sur l'ordre et la place choisis pour ces différentes pièces.

²⁶ *Joannis Ludovici Guezii Balzacii carminum, libri tres. Ejusdem epistolæ selectæ*, Paris, A. Courbé, 1650 ; *Les Œuvres de Monsieur Sarasin*, Paris, A. Courbé, 1656.

²⁷ Mme de Lafayette, Lettre de De la Vergne à Ménage, avril-mai 1654, dans *Œuvres*, éd. C. Esmein-Sarrazin, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2014, p. 849-850.

²⁸ M. de Marolles, *Mémoires* [1656], Amsterdam, 1715, t. I, p. 182. Je remercie Ch. Zonza de m'avoir signalé ce passage.

peuvent être montrées avec certains interlocuteurs. Cette image d'un épistolier silencieux se révèle par conséquent être davantage le résultat d'une construction volontaire d'un érudit cherchant à éviter des commerces épistolaires susceptibles d'entamer un temps consacré de préférence au travail. Ainsi, ce qui apparaît dans le commerce savant qu'il entretient avec Tanneguy Le Fevre, c'est, au-delà des quelques lettres que nous avons conservées, l'échange des relectures de leurs ouvrages entre les deux érudits, échange doublé des nombreux services que le parisien Ménage sut rendre au protestant saumurois, ce qui infléchit l'image du polémiste vers celle d'un obligeant ami : cette amitié, comme le montre Éliane Itti, passa du père à la fille, Mme Dacier, à l'égard de laquelle Ménage éprouve une admiration qui le pousse à lui dédier son *Historia mulierum philosopharum* ; l'ouvrage témoigne d'un féminisme fondé sur la connaissance de l'histoire des savoirs et vraisemblablement renforcé par la fréquentation des salons.

C'est cet aspect d'un Ménage plus mêlé au monde qu'a donné de lui l'abbé de Pure à travers la figure peinte sous l'anagramme de Géname dans le roman de *La Précieuse* analysé par Isabelle Trivisani-Moreau. À travers cette esquisse où la dimension documentaire est perturbée par les ambiguïtés d'une œuvre problématique, Michel de Pure semble s'être saisi de ce personnage pour présenter un milieu dans ses aspérités et poser la question, récurrente au cours du XVII^e siècle, de l'autorité. Entre la nécessaire reconnaissance de la dette aux anciens et le risque du plagiat, Ménage semble incarner l'une des postures possibles et fragiles qui ont pu être prises à cette époque : vivement pris à parti par un Urbain Chevreau ou un Gilles Boileau pour ses larcins littéraires, il estime pour sa part indispensable la connaissance des œuvres d'autrui dont on retrouve naturellement des accents dans ses propres écrits. C'est à une femme moins controversée que les précieuses de l'abbé de Pure que Camille Esmein-Sarrazin, à partir de l'édition qu'elle vient de donner des œuvres de Mme de Lafayette, consacre l'examen d'une des formes de collaboration entreprise par Ménage : il joua en effet un rôle important dans la correction de la première nouvelle attribuée à celle-ci, *La Princesse de Montpensier*. Après avoir établi ce que nous pouvons savoir aujourd'hui de ce rôle de Ménage, elle confronte les versions manuscrites dont nous disposons à l'édition du texte pour évaluer par quel travail d'*elocutio* le spécialiste de la langue infléchit le style de la romancière : la recherche de la clarté et de l'élégance ont manifestement contribué à faire reconnaître à Mme de Lafayette ce style propre et épuré ressenti comme profondément moderne. Ainsi la pratique du dialogue doit-elle aussi s'appréhender avec les contemporains de Ménage : c'est la communauté des questionnements linguistiques propres à cette époque qui est soulignée par Ioana Manea dans le parallèle qu'elle conduit entre les réactions de La Mothe Le Vayer et de Ménage face aux positions de Vaugelas : les réserves manifestées par les deux auteurs à l'égard d'une norme référée à une conception restrictive du bon usage ne sont que partiellement comparables car elles se fondent davantage, pour l'un, sur un scepticisme envers des règles trop réductrices et, pour l'autre, sur des raisons d'érudition. Ce parallèle permet de pointer à quel point le débat linguistique sur les normes appelle alors échanges et réactions selon des positions moins antithétiques que profondément nuancées : les critères en jeu engendrent cette complexité dans la multitude des positions.

Plus centrées sur l'œuvre linguistique de Ménage, les contributions qui suivent cernent, en se penchant sur différents points, quelle fut la spécificité de Ménage entre ces positions variées. Ses abondantes recherches étymologiques, ses lectures multiples apportent à son approche de la langue une épaisseur bien moins perceptible chez ses contemporains. Se penchant sur les procédures mises en place dans les *Observations*, Jean-Christophe Pellat montre la complexité de la position de Ménage entre diachronie et synchronie : la diversité des sources auxquelles il emprunte ses exemples lui permet d'envisager des usages à travers des périodes variées, mais sa prédilection pour les auteurs des XVI^e et XVII^e siècles montre qu'il s'inscrit aussi dans la recherche d'un usage plus propre à son époque, la différence avec un Vaugelas ou un Bouhours résidant dans un élargissement de cette approche synchronique. Dans un article de synthèse, Isabelle Turcan indique les différents niveaux sur lesquels il faut évaluer ce sens profond du dialogue chez Ménage. Un de ses traits majeurs, c'est bien qu'il se construit dans le temps, ce qui donne au travail de Ménage une dimension diachronique originale pour son époque : c'est une des principales raisons qui explique la démarche *a priori* peu construite soulignée par Alain Schneider dans les *Observations*, ou par Gilles Siouffi qui signale que, parmi les remarqueurs, Ménage est l'un de ceux qui privilégie finalement sans doute le moins les critères des règles et de la raison. Il ne s'inscrit pas seulement dans la pratique des remarques propre à son époque, mais, quand il tente de cerner l'état de la langue, sa vaste culture l'engage dans une confrontation qui prend en compte l'évolution de celle-ci, son étymologie et son histoire. Les nombreux exemples auxquels il recourt dans ses écrits linguistiques sont, comme l'indiquent Jean-Christophe Pellat et Isabelle Turcan, le signe de la vaste intertextualité qui traverse toute sa réflexion : pour les uns, ils sont issus d'époques antérieures et concourent à étayer ses observations sur un usage mouvant d'autant qu'ils font l'objet de reprises et d'enrichissements dans les éditions remaniées qu'il donne de ses œuvres ; pour d'autres, ils proviennent aussi d'autres langues, anciennes ou moderne comme l'italien, construisant non seulement un comparatisme linguistique au sein des langues romanes, mais tirant aussi profit de son étonnante pluridisciplinarité pour faire dialoguer langue et littérature. C'est bien cette épaisseur historique qui fait selon Gilles Siouffi la spécificité du sentiment de la langue de Ménage, forgé dans l'observation des mots et de la phrase et dans une tradition éloquente : il s'oppose à l'imaginaire de la langue qui se déploie dans l'approche

d'un Bouhours plus orientée vers une réflexion sur le discours et marquée par sa dimension synchronique. Même s'il opère un déplacement de l'usage vers le savoir, Gilles Siouffi remarque en revanche que Ménage ne s'écarte pas radicalement des critères d'élection pris en compte par Vaugelas pour cerner le bon usage, ces différentes forces que sont l'usage contemporain, l'histoire, les règles, la raison, l'oreille. Confrontant cette « méthode » de Ménage à celle qu'avaient utilisée les auteurs de la grammaire de Port-Royal, Alain Schneider note l'écart qui les sépare et qui induit une approche assez indirecte des problèmes de syntaxe puisqu'il envisage essentiellement celle-ci en lexicographe et en historien de la langue en s'appuyant sur la confrontation des exemples.

La plus grande sensibilité de Ménage aux questions de lexique est liée à ses recherches étymologiques : Agnès Steuckardt se penche sur la façon dont il rend compte de l'invention des mots. Attentif aux mots nouveaux, il en décrit l'origine à une époque où il ne saurait s'appuyer sur des lois phonétiques bien établies. Au fil de ses propositions ou des remarques sur les erreurs de ses devanciers étymologistes, il accorde une place importante à la responsabilité des sujets linguistiques dans la création lexicale : qu'il s'agisse de personnes, ou de contingences historiques, l'empreinte laissée témoigne de la contingence présente dans l'histoire des mots et résiste à la rationalisation des systèmes qui se font plus fortement entendre chez les « nouveaux grammairiens » de son époque. Sur le plan lexical encore, les possibilités offertes par la dérivation dans la formation des mots sont analysées par Jaroslav Štichauer qui, à travers l'examen de plusieurs suffixes et de quelques termes analysés par Ménage, vérifie son ouverture caractéristique à la variation lexicale, sa défiance à l'égard d'une formation liée à la seule nécessité et sa résistance à retrancher les mots de la langue sous prétexte d'archaïsme. Les remarqueurs sont, Isabelle Turcan et Gilles Siouffi le rappellent, attentifs au jugement de l'oreille : rien d'étonnant donc à ce que Ménage se soit penché sur les problèmes de prononciation, d'autant que son goût pour la poésie l'y encourageait. Éric Tourrette analyse en particulier le cas du graphème *i* devant voyelle tel qu'on le rencontre dans des termes comme « ouvrier, bouclier » : la spécificité du propos de Ménage par rapport à ses contemporains tient là aussi à la dimension diachronique qui guide son propos. Le glissement de la synèrèse à la dièrèse dans la prononciation de ces mots qui s'est en réalité réalisé de façon très progressive est présenté de façon plus schématique par lui comme un effet des vers de Corneille qui apparaît ainsi comme l'un de ces acteurs clairement identifiés de la variation linguistique évoqués par Agnès Steuckardt.

Le dialogue inscrit dans la pensée de Ménage est une donnée si manifeste qu'elle peut s'analyser aussi au-delà de son existence. En s'arrêtant sur les relations de Ménage avec l'Espagne, Juan Garcia Bascuñana envisage d'abord l'influence du lexicographe espagnol du début du XVII^e siècle, Covarrubias, sur le *Dictionnaire étymologique*, mais se penche aussi sur la réception de l'œuvre de Ménage dans les siècles qui ont suivi : il constate alors que, loin d'être restée dans le seul domaine de la lexicographie, cette réception, même si elle est modeste et circonscrite à certains moments, s'est ouverte vers des œuvres de nature différente comme le *Menagiana*, partiellement traduit par Feijoo au milieu du XVIII^e siècle et, tout récemment en 2009, l'*Historia mulierum philosopharum* qui, à peu près au moment où elle faisait l'objet d'une réédition en France, était traduite en espagnol : la diversité de l'œuvre de Ménage lui permet ainsi de s'inscrire dans l'actualité des problématiques contemporaines. C'est aussi une diversité, propre au genre des *ana* qui avait pu intéresser des lecteurs plus proches du temps de Ménage quand ils avaient découvert le *Menagiana* avec un intérêt dont témoignent les trois versions, étudiées par Francine Wild qui observe comment se construit *post mortem* la figure de Ménage à travers les modifications apportées. Le *Menagiana* de 1693 est rédigé par un groupe formé par ses amis qui choisissent, au lieu de le statuer par un recueil de poèmes d'éloges, de faire entendre sa voix. Mais les erreurs et les critiques reçues entraînent une seconde publication l'année suivante : dès lors des modifications atténuent les traits les plus controversés de sa personnalité pour polir l'image du savant, particulièrement dans l'affichage d'une préoccupation linguistique : le propos perd un peu la spontanéité du récit des choses prises sur le vif afin de faire une place plus importante au travail de documentation. Doublant le volume en 1715, La Monnaye n'hésite pas à introduire de nombreux commentaires et accentue les traits de l'érudit par la place accordée à l'anecdote littéraire documentaire. Cette stature de l'érudit se révèle particulièrement dans l'histoire de la réédition, retracée par Véronique Sarrazin, du *Dictionnaire étymologique* en 1750 : en ce milieu du XVIII^e siècle, le nom de Ménage est manifestement encore suffisamment reconnu pour faire autorité dans le domaine de l'étymologie, justifier une entreprise éditoriale coûteuse dès lors qu'il s'agit d'érudition. Les marques de l'utilisation de cet ouvrage dans différents milieux montrent que Briasson ne s'était pas trompé, permettant de poursuivre dans le temps le dialogue si essentiel à la réflexion de Ménage.

À ce parcours dans l'œuvre et les réseaux culturels de Ménage, on espère que pourront succéder d'autres enquêtes. Du côté des écrits sur la langue, l'outil numérique du *Corpus des remarques sur la langue française* permet en effet de multiplier les entrées dans les volumes de 1675 et 1676 des *Observations*. Sans doute la confrontation avec la version de 1672 permettrait-elle de compléter une approche du débat sur l'usage et de mesurer combien le principe de dialogue est poussé à son maximum chez Ménage : il va jusqu'à l'instaurer au sein de ses propres travaux par les multiples additions et corrections qu'il ne cesse d'ajouter d'édition en édition. Par ailleurs, l'édition de la correspondance de Ménage, que devrait prochainement publier Richard Maber,

constituera vraisemblablement une base à de nouvelles recherches sur les échanges au sein des univers mondains et savants dans une période d'évolution du champ des Lettres couvrant plus d'un demi-siècle.

Isabelle Trivisani-Moreau
Université d'Angers